

des références bibliographiques et des notes. Le ridicule « pic à glace » de certains livres redevient un piolet (mais que faisait-il à Mexico ?). On peut, par contre, regretter, en ces temps de centenaire, la rapidité excessive du passage sur la révolution d'Octobre et ses suites immédiates, y compris l'insurrection de Cronstadt.

**Dominique LEJEUNE**

⇒ **Marie-Claire PHÉLIPPEAU**, *Thomas More*, Paris, Gallimard-Folio, 2016, 270 p., Illustrations, chronologie, tableau généalogique, carte, notes en fin de volume.

Thomas More (1478-1535) est mal connu en langue française et ce n'est pas la série télévisée canado-irlandaise des Tudors dans laquelle il est le plus mal traité des personnages gravitant autour d'Henry VIII, qui rétablira l'image de l'auteur de *l'Utopie* (1516), d'où l'intérêt de cette biographie écrite à nouveaux frais par une professeure agrégée d'anglais spécialiste de la Renaissance.

Voilà un personnage complexe, passionnant et rieur, - comme son ami Érasme, il ne rate jamais un bon mot-, affronté à une mondialisation alors déconcertante et qu'il tente d'apprivoiser par le savoir et l'ouverture. Son exécution pose jusqu'à nos jours la question de l'autonomie de la conscience, comme en témoignait le célèbre film de Zinnemann, *Un homme pour l'éternité* (1966).

Cette biographie se lit comme un roman, bien qu'elle soit aussi une splendide étude érudite sur les forces culturelles à l'œuvre sous le règne d'Henry VIII et largement citées dans d'excellentes traductions. L'A. met parfaitement en situation cet homme exceptionnel dans les temps qu'il a traversés<sup>8</sup>: une grande leçon d'histoire européenne vue du côté anglais, donc décalée par rapport à nos manuels habituels.

Quel dommage que l'éditeur n'ait pas

eu bon d'ajouter un index qui aurait permis de retrouver personnages, lieux et œuvres croisés par Sir Thomas.

**Nicole LEMAITRE**

⇒ **Christine CLERC**

« *Tout est fichu !* » *les coups de blues du Général*, Albin Michel, 2014, 217 p, notes, bibliographie, 16 euros.

Le général de Gaulle a trop le sens de l'État et de sa propre responsabilité pour laisser paraître publiquement ses états d'âme ; son éducation implique une réserve sans qu'il ait à se contraindre, et l'heure n'est pas à la presse « people » qui les auraient dévoilés. Le grand homme a pourtant ses faiblesses, ses « coups de blues » comme le rapporte dans son livre la journaliste Christine Clerc à qui l'on doit déjà un ouvrage sur la famille de Gaulle (*Les de Gaulle, une famille française*, Nil édition, 2000).

En huit chapitres, l'auteur développe huit moments de crise et de dépression du Général : lors de sa captivité pendant la Première guerre, lors de la naissance et la mort de sa fille, Anne, mais aussi à des moments cruciaux de sa vie de responsable politique, de la Deuxième Guerre à sa démission en avril 1969. C'est-à-dire qu'à des moments clefs de sa vie privée et publique, Charles de Gaulle est tenté par l'abandon, la démission voire le suicide.

Les événements sont rappelés avec une écriture claire et agréable ; Christine Clerc s'appuie sur les écrits et témoignages de proches du Général, à commencer par son fils, Philippe. Les faits sont bien documentés et exposés. On peut regretter que le contexte ne soit pas assez développé pour apporter des explications politiques à certains crises comme le ballottage de 1965, ou le référendum du 27 avril 1969. Mais on voit que le grand homme a des faiblesses et a besoin d'être encouragé, secouru même, par d'autres : il l'attend et le demande.

La publication des *Lettres, notes et car-*

*nets* chez Plon, à partir de 1980, celles, très abondantes, de l'entourage du Général avaient déjà permis de découvrir que Charles de Gaulle n'était pas uniquement un roc, mais un homme d'une grande sensibilité qui, dans l'intimité familiale exprimait son affection et sa tendresse, ou montrer ses faiblesses. Notons, enfin, que Pierre Lefranc, ancien Français libre, proche du général de Gaulle depuis le RPF, l'a évoqué dans *La tentation de Charles de Gaulle*, Flammarion, 1993.

Lire *Les coups de blues du Général*, permet néanmoins de rappeler que la vie des grands hommes n'a rien de téléologique, et que leur œuvre se construit souvent contre des forces opposées. Comme Charles de Gaulle l'écrivait dans *Le Fil de l'épée*, en 1932, « (...) que les événements deviennent graves, le péril pressant, que le salut commun exige tout à coup l'initiative, le goût du risque (...) Une sorte de lame de fond pousse au premier plan l'homme de caractère ». C'est cette lame qui d'abord a enfoncé puis redressé le général de Gaulle au cours de sa vie.

**Chantal MORELLE**

**ARTS**



⇒ **Cettina RIZZO**, *Le collectionnisme au XIXe siècle. Théophile Gautier et les préfaces aux catalogues des ventes aux enchères*, Paris, L'Harmattan, 2015, 248 pages, 26 euros.

Cet ouvrage, composé de deux parties, comprend un essai (p. 9-83) sur le collectionnisme qui condense plusieurs articles antérieurs et une édition (p. 87-211) des « préfaces » - il y a en fait plusieurs articles de journaux qui n'ont rien à voir avec des préfaces - que Théophile Gautier a rédigées pour vingt-cinq catalogues pour des ventes aux enchères effectuées de 1853 à 1872 à l'Hôtel Drouot. Le regard porté par Cettina

Rizzo, professeure de littérature française à l'Université de Catane, sur l'histoire du collectionnisme est trop général et lacunaire pour apporter un éclairage original sur cette question aussi importante pour les historiens des pratiques culturelles que pour les historiens d'art. L'absence totale de mobilisation des connaissances historiques sur la nationalisation des biens du clergé et de la monarchie au cours de la Révolution française, même si l'impact de la dispersion de la collection royale des Orléans en 1792 est souligné, affaiblit considérablement l'intérêt d'une présentation du collectionnisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle qui repose presque uniquement sur les travaux de Francis Haskell publiés dans les années 60-80. En revanche, la lecture des préfaces de Théophile Gautier est très intéressante et permet de comprendre l'évolution des critères esthétiques et des modes depuis la vente Decamp (avril 1853) jusqu'à la vente de la collection Carlin (avril 1872). L'écrivain, poète et critique, lui-même collectionneur, décrit avec enthousiasme les vingt-cinq collections : elles sont très diverses, et elles ont été possédées par des personnages tout aussi divers sur lesquels Cettina Rizzo n'apporte malheureusement aucune information critique. Si elle souligne dans son analyse que les « catégories linguistiques » de Gautier révèlent une fréquence élevée des champs lexicaux liés aux « isotopies » d'éclectisme-solidité-éternité » ou à « la dimension du sublime et de l'idéal », les citations ne suffisent pas à éclairer le lecteur sur la singularité de l'écriture de l'artiste qu'est avant tout Théophile Gautier, et n'offre aucune explication du goût prononcé des collectionneurs pour les peintres italiens de la Renaissance et pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, la « galerie romantique » d'Edwards vendue en 1870 constituant une exception singulière. Au total, le discours critique de Théophile Gautier ne serait qu'une sorte de « vitrine pour attirer l'attention des acheteurs », bien que le poète reste attaché aux musées dont « les

structures et le rôle ... deviennent une sorte d'abri devant la menace envahissante de la dispersion ». Si le caractère subjectif et peu documenté de l'essai introductif déçoit, il faut cependant être reconnaissant à Cettina Rizzo pour avoir mis commodément à la disposition des lecteurs des textes importants et jusqu'ici peu accessibles.

**Marie-Claude GENET-DELACROIX.**

## RELIGIONS



⇨ **Peter STANFORD**, *Judas*, traduit de l'anglais par Odile Demange, Paris, Fayard, 2016, 346 pages avec illustrations 24 Euros.

On ne saurait penser que les enseignants d'Histoire aient fréquemment à mentionner le nom de Judas devant leurs élèves. Mais la lecture du livre de Stanford soulève quelques thèmes de réflexion.

Dès les premières pages le lecteur comprend qu'il n'a pas affaire à un ouvrage historique classique. L'auteur est un journaliste et essayiste, passionné par le diable dont il voulait être le biographe, qui n'hésite jamais à se mettre en scène : dans le Prologue nous le suivons à Jérusalem à la recherche d'une icône cachée dans la chapelle d'un minable monastère installé dans « le champ du sang » et dans l'Épilogue on le retrouve dans le Dorset en quête d'un vitrail de sir Laurence Whistler, poète et graveur sur verre, après avoir avec lui visité au chapitre 3 le jardin de Gethsémani et ses oliveraies et au chapitre 7 la cathédrale de Volterra. Et tout au long du livre des anecdotes, des rencontres, les observations nées de ses nombreuses lectures (L'*Enfer* de Dante, l'oratorio d'Edward Elgar, *Le bouc émissaire* de René Girard et

tant d'autres) ou liées à ses voyages sont rapportées. Cette démarche déconcertante souligne la fascination qu'a toujours exercée Judas et dont témoignent non seulement une importante bibliographie, en partie dispersée dans les notes malencontreusement placées en fin de volume, mais encore les mentions publicitaires, de la bière Judas, particulièrement traîtresse ou des pots de peinture Yellow Judas. Elle manifeste aussi que la littérature et l'iconographie sont au cœur de cet itinéraire singulier, même si on peut déplorer la médiocre qualité de certaines illustrations et la cruelle absence de couleurs.

La question de l'historicité de Judas n'est pas écartée, puisque dans les cinq premiers chapitres Stanford évoque les témoignages du Nouveau Testament, souligne les divergences entre les textes évangéliques, propose diverses hypothèses sur le surnom d'Iscaïoth qui lui est accolé et sur certains épisodes (le baiser, les trente pièces d'argent...). Sa pratique allègre et plus ou moins naïve de l'exégèse, ses incursions dans les œuvres patristiques ne doivent pas dissimuler quelques formules approximatives et des facilités (Augustin décrit comme un play-boy...). Le chapitre consacré à *l'Évangile de Judas* - un texte gnostique de révélation dans lequel Jésus s'adresse à ses disciples et en particulier à Judas - s'il se plaît à décrire les circonstances mystérieuses de la découverte dans les années 1970 du papyrus copte jusqu'à son arrivée aux États-Unis et la publication en fanfare d'une traduction anglaise en 2006 par la *National Geographic Society*, est en revanche un peu ambigu sur l'image de Judas qui y est véhiculée. L'état lacunaire du texte, l'étude de fragments qui avaient été dérobés, les apports réguliers des savants sur l'édition et la traduction du texte copte ne permettent plus guère d'y trouver